

Anthropologie et Sociétés



Rachid AMIROU, Imaginaire touristique et sociabilités du voyage. Paris, Presses Universitaires de France, 1995, 281 p., réf., bibliogr.

Martine Geronimi

Anthropologie, relativisme éthique et santé
Volume 24, numéro 2, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015660ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/015660ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Geronimi, M. (2000). Compte rendu de [Rachid AMIROU, Imaginaire touristique et sociabilités du voyage. Paris, Presses Universitaires de France, 1995, 281 p., réf., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 24(2), 161–163.
<https://doi.org/10.7202/015660ar>

laquelle ont été socialisés les Québécois. Je pense qu'une autre approche mériterait considération : celle de Charles Taylor, par exemple, qui propose une façon originale de concilier les droits individuels et les droits collectifs, proposition qui me semble mieux correspondre à l'histoire et à la tradition québécoises.

La nation civique ou encore la culture politique commune ne constituent-elles pas une sorte d'espace social fort abstrait ? La nation n'est pas réductible à un code postal, pour reprendre une image de la journaliste Chantal Hébert. « La communauté politique n'est pas qu'une sommation d'individus », avait déjà avancé Jean Leca. Peut-on faire l'impasse sur le *sentiment national* d'un peuple, qui ne doit pas être confondu avec le nationalisme ? La réponse donnée par l'essayiste-citoyen nous semble avoir empiété sur celle qu'on aurait attendue de l'anthropologue.

Simon Langlois
Département de sociologie
Université Laval
Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4
Canada
Simon.Langlois@soc.ulaval.ca

Rachid AMIROU, *Imaginaire touristique et sociabilités du voyage*. Paris, Presses Universitaires de France, 1995, 281 p., réf., bibliogr.

Longtemps le tourisme fut dédaigné par les universitaires français parce qu'objet prétendument non scientifique. Toutefois, depuis les cinq dernières années, on a vu un regain de la problématique et l'ouvrage de Rachid Amirou n'est plus le seul à aborder les questions d'imaginaires et de sociabilités du voyage.

L'intérêt du livre est la prise de position de l'auteur qui est inscrite dans le titre même de l'essai. Amirou postule qu'il n'existerait qu'un seul imaginaire touristique, mais plusieurs sociabilités du voyage. Un simple coup d'œil sur la bibliographie sommaire, en fin d'ouvrage, nous aiguille vers le célèbre pédopsychiatre D. W. Winnicott. Nous pouvons ainsi faire le lien avec une hypothèse de base, soulignée en introduction par l'auteur : le comportement du touriste est associé à celui de l'enfant qui « tente de conjurer l'appréhension du "monde extérieur" en créant une aire intermédiaire entre le "trop connu" (la vie quotidienne) et l'inconnu spatial et culturel » (p. 9). Tout le projet d'Amirou est de montrer que l'imaginaire touristique fait partie intégrante d'un « tiers espace symbolique ». Le singulier du concept imaginaire s'expliquerait par l'existence d'un seul « objet transitionnel » dans lequel s'engouffreraient, à la fois, les images mentales, les rêveries de toutes sortes et les rituels.

Le deuxième aspect majeur du livre est le fait que l'auteur veut redonner des lettres de noblesse au tourisme. Le ton de la plaidoirie est parfois acide ou découragé. Il s'insurge contre les pratiques « manichéistes » (p. 12), entourant l'imaginaire de l'enracinement et celui de la mobilité. Cette critique, qui met au jour une forme de culpabilité du départ, nous semble compréhensible dans le contexte français pour lequel les valeurs d'enracinement et de terroir sont vénérées, alors que la mobilité est dépréciée, voire conspuée.

Dans la première partie, intitulée de l'éthique à l'esthétique, l'auteur vilipende la pratique éclatée de l'étude du tourisme par des disciplines qui « se disputent l'interprétation

du phénomène » (p. 17). Il s'insurge contre les présupposés moralistes et toutes les propositions antitouristiques qu'il regroupe sous l'appellation de « paradigme criticiste ». Il indique dans cette partie l'aspect fondamental qui guide son essai, à savoir l'élément religieux, le sacré au sens large. Sa méthodologie allie l'observation participante à l'étude de discours. L'auteur, professionnel du tourisme, d'une part, et professeur de sociologie à Paris, d'autre part, tente d'utiliser sa connaissance de terrain et de la confronter aux discours antitouristiques. Ceux-ci seraient étudiés *a contrario* comme porteurs d'une éthique touristique (p. 29). L'auteur s'attaque à l'imaginaire de la mobilité en s'intéressant aux images collectives véhiculées par la tradition qui « traversent en diagonale, classes et sociétés » (p. 32).

Dans la deuxième partie, Amirou met à l'honneur l'espace auquel il applique le concept de sacré, ravivant le tout puissant génie des lieux. L'*homo turisticus* emprunterait les « chemins tout tracés d'un imaginaire façonné par la longue durée religieuse » (p. 71). Cette quête de sens passerait par une forme de socialisation nouvelle qui s'appuie sur le « moi-nous ». L'espace touristique serait un espace d'illusion, une aire intermédiaire, médiatisée par des représentations et des images, qui tiendrait le touriste loin du choc brutal de la plongée vers l'inconnu. L'imaginaire touristique et son discours seraient des moyens d'atténuer la réalité, de la rendre plus acceptable et donc rassurante (p. 121). Pour Amirou, l'espace du touriste se rapproche de l'espace et du temps « béni » de l'enfance.

La troisième partie sert de réflexion à cet « arrière-monde symbolique des pratiques du voyage » qu'est le pèlerinage. La pérégrination marque le passage entre l'ancien moi et son lieu de départ et un ailleurs qui rend « autre ». Cette marche vers un « ailleurs » suppose une forme d'héroïsme, à la fois individuel et commun au groupe des pèlerins. Le pèlerinage donne lieu à un rite de naissance. L'espace du pèlerin aurait une forte similitude avec l'espace touristique. Car les touristes auraient, lors de leurs voyages, des dispositions mentales similaires à celles des pèlerins, une vacuité dans laquelle se mêlent « l'acceptation de ce qui peut advenir et l'ouverture à ce qui survient » (p. 200).

Dans sa dernière partie, l'auteur fait un tour d'horizon des modes de sociabilités touristiques. Il esquisse une brève comparaison entre les modes américains et français. Des logiques d'inversion seraient visibles pour les Américains qui oscilleraient dans le choix de leurs vacances entre le « paysan » et le « roi ». Les formes touristiques de sociabilité française auraient pour origine le pèlerinage, issu de la *communitas*, et le voyage aristocratique qui vient en droite ligne de la société de cour. Amirou insiste ensuite sur les sociabilités « fantasques », celles où les touristes jouent la fiction d'une identité autre dans un lieu différent. Ces jeux de transgression concourraient à se libérer du poids des hiérarchies. L'imaginaire touristique contribuerait au « franchissement des barrières sociales symboliques » (p. 236). Amirou définit l'expérience touristique comme « un jeu sérieux » dans lequel le vacancier s'implique totalement. Il conclut sur l'exotisme comme objet transitionnel : une illusion utile, une construction sociétale pour apprivoiser le mystérieux et le fascinant.

En refermant le livre de Rachid Amirou, j'avoue ma perplexité. L'utilisation des thèses de Winnicott, bien que séduisantes et fort utiles pour comprendre le comportement de l'enfant, me semble devoir être soumise à plus de rigueur et de recherche de validation que celles proposées par l'auteur. Je reconnais que son désir de vouloir rendre des lettres de noblesse au tourisme est fort légitime, mais je ne suis pas certaine qu'il ait pris le chemin le plus convaincant, en particulier lorsqu'il affirme que « la véritable antithèse du touriste n'est pas le voyageur... mais le badaud, c'est-à-dire celui qui ose s'intéresser à un site, un objet, un événement non signalés par le guide, et ne relevant pas du domaine du tourisme : en résumé, un individu qui déambule sans but, laissant le hasard guider ses pas »

(p. 268). Pourquoi vouloir à tout prix exclure une forme différente de tourisme ? Le touriste ou le voyageur se définirait-il par l'utilisation d'un guide ? Sans doute, si on le considère comme la « bible » du voyageur. À méditer.

Martine Geronimi
*Centre d'études sur les arts et les traditions populaires
 des francophones en Amérique du Nord (CÉLAT)
 Université Laval
 Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4
 Canada
 mappamundi@altavista.net*

Marie-Blanche TAHON, *Algérie. La guerre contre les civils*. Nota bene, Québec, 1998, 199 p., ann., réf.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que la compréhension de la crise algérienne est gravement déséquilibrée au Canada, tant chez les pseudo-intellectuels laïcisans fascinés par l'illusion d'une guerre de l'islam contre les femmes que chez les gouvernants qui ramènent le problème algérien à sa seule dimension de lutte antiterroriste. Devant le spectacle de dizaines de milliers de citoyens algériens assassinés, nos députés, eux, se contentent d'envoyer une délégation parlementaire faire une visite guidée à Alger, et notre diplomatie gentille se préoccupe surtout, pour des raisons commerciales et stratégiques sans doute, de maintenir le dialogue avec les autorités du régime militaire, à n'importe quel prix.

Dans ce silence étourdissant des élites du pays, de rares, de trop rares voix s'élèvent pour appeler à plus de lucidité et de solidarité avec les victimes et les personnes sans défense. Marie-Blanche Tahon est l'une de ces voix.

J'ai d'abord été étonnée que ce soit une revue scientifique qui me demande une recension de ce petit livre engagé. Mais comment trouver ailleurs, au Canada, une tribune qui permette de corriger la vision déséquilibrée qui prévaut sur l'Algérie, qui fasse tomber le voile de l'exception religieuse et qui révèle la vraie nature du drame qui se joue ? Non, le livre de Marie-Blanche Tahon n'est pas neutre ! Et cette critique du livre ne le sera pas non plus ! Devant les effets aveuglants d'une propagande, les règles habituelles du langage objectif font plutôt figure de langue de bois scientifique. Comment peut-on rester « neutre » devant la manipulation d'une propagande et l'occultation de la vérité ?

Algérie. La guerre contre les civils brosse rapidement, mais dans un style coloré, clair et agréable, un tableau de la société algérienne, de sa culture et de ses relations avec l'État, depuis la colonisation française jusqu'à la fin de ce siècle. Cette mise en contexte permet à l'auteur d'expliquer, de manière convaincante et simple tout à la fois, comment les militaires algériens, en effectuant le coup d'État de janvier 1992, ont déclenché la catastrophe actuelle, et comment l'État algérien, dès lors débordé, a finalement perdu le monopole de la violence légitime en le partageant avec des milices civiles. La thèse du livre est que le déni de citoyenneté aux Algériens constitue le vice fondamental qui a empêché la construction de l'État. La démonstration est agrémentée d'une touche que je dirais humaniste — le terme « féministe » me semblerait, dans le cas de ce livre, plutôt réducteur — : par un procédé analytique tout à fait original, Marie-Blanche Tahon donne à lire le statut de la « femme algérienne » comme symbole et clé de toutes les aliénations de l'Algérie.